



ET IN ARCADIA EGO
FRANÇOISE LAVOCAT

Françoise Lavocat est professeure de littérature comparée à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3. Ses recherches portent sur le roman pastoral en Europe à la Renaissance et à l'âge baroque (*Arcadies malheureuses*, 1997), les figures mythologiques de Pan et des satyres, les rapports entre allégorie et fiction (*La Syrinx au Bûcher*, Droz, 2005), la théorie littéraire des mondes possibles (CNRS, 2010), les récits de catastrophes (*Écritures du désastres*, éd. Brépols, 2010), les théories de l'interprétation (*Pourquoi l'interprétation ?*, Acta fabula, 2015), la différence entre fait et fiction dans une perspective interdisciplinaire (*Fait et Fiction, pour une frontière*, Seuil, 2016). Elle dirige actuellement le Centre de recherches comparatistes de la Sorbonne Nouvelle et préside l'Association française de littérature générale et comparée. En 2015, elle a été nommée membre de l'Institut Universitaire de France – grâce à un projet élaboré au Wissenschaftskolleg pendant l'automne 2014. – Adresse: Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris, France. Courriel : francoise.lavocat@univ-paris3.fr

Depuis l'Antiquité, on sait à peu près quelles sont les meilleures conditions possibles pour assurer le bonheur du lettré et favoriser ses capacités d'invention. Un cadre champêtre, une bonne compagnie, de la musique, une bonne table, et par-dessus tout, la liberté. Il n'est pas certain que ces conditions aient jamais été réunies ailleurs que dans les romans – surtout si l'on n'est ni prince, ni berger. Pourtant, c'est ce que le Wissenschaftskolleg m'a offert pendant un an.

Au Wissenschaftskolleg il y a des règles et des rituels – à peu près les mêmes qu'en Arcadie ou dans le *Décameron* : partager la table et la conversation, prendre la parole à

tour de rôle devant les autres. Mais la règle cohabite avec une liberté totale. Nous avons été dès notre arrivée invités à ne pas nous sentir trop liés par notre projet de départ, à cultiver les voies de traverse et à laisser émerger les idées nouvelles. Ce discours, dans le cadre d'une recherche européenne institutionnellement de plus en plus encadrée, est assez insolite pour être salué.

J'ai suivi ce programme au pied de la lettre et m'en suis bien trouvée. Je suis arrivée avec le projet d'un livre sur la mémoire des catastrophes naturelles telle qu'elle s'est construite et transmise par la littérature et les arts à partir du *Décameron* de Boccace, et je l'ai mené à bien. Mais le livre qui est en cours d'écriture ne ressemble pas à celui que j'avais projeté. L'environnement du Wissenschaftskolleg m'a permis d'élargir mes perspectives initiales. La richesse de l'information mise à ma disposition par les bibliothécaires, avec une efficacité et une générosité sans borne, les échanges soutenus que j'ai eus avec des historiens, historiens d'art, spécialistes du cinéma, d'histoire des sciences, psychothérapeutes et chercheurs en sciences cognitives m'ont amenée à repenser mon projet initial. Au-delà du cercle des *fellows*, temporaires et permanents, présents et passés, j'ai pu bénéficier d'apports multiples de la part du personnel scientifique et administratif – qui a bien voulu répondre au questionnaire que j'ai élaboré au mois de mars pour évaluer la mémoire des catastrophes collectives. Le dialogue avec des chercheurs non seulement européens ou américains, mais aussi indiens, coréens, japonais et chinois a été précieux. Je suis aussi entrée en relation, grâce au Wissenschaftskolleg, avec le Centre Marc Bloch ; j'ai pu nouer plusieurs collaborations utiles par l'intermédiaire de son ancien directeur, Etienne François. Mon séjour au Wissenschaftskolleg a en outre augmenté la visibilité de mes recherches dans le domaine germanique. En mars 2015, j'ai été invitée à participer à un colloque sur la spectacularité des catastrophes à Erfurt. Les collaborations que j'ai nouées à cette occasion ont des prolongements actuels.

Le travail accompli grâce à ces apports multiples m'a conduit à élaborer une théorie générale de la mémoire des catastrophes naturelles, en distinguant plusieurs modes d'historicité et d'artificialité : celui du vœu et du monument (qui culmine en Europe au XVII^e siècle), de l'esthétisation et de la fictionnalisation (du XVIII^e au XX^e siècle), du témoignage et du régime de l'éphémère, qui me semble dominer le début du XXI^e siècle à une échelle globale. Quinze cas d'études mettent à l'épreuve cette hypothèse générale.

Tout en poursuivant ce travail, j'ai élaboré, à partir d'octobre 2014, un projet tout différent. À vrai dire, mes publications se partagent depuis longtemps entre une réflexion théorique sur la fiction et la représentation des catastrophes. Si le nouveau projet qui a

germé au Wissenschaftskolleg se rattache à mon intérêt pour la fictionnalité, il est néanmoins radicalement nouveau par rapport à mes travaux antérieurs. Il est né d'une conversation avec Meredith Reiches, spécialiste en biologie évolutionniste (*fellow* 2014–2015). Un de ses objets d'étude est le rôle du discours dans la représentation de l'évolution humaine, en particulier en ce qui concerne la reproduction. Meredith Reiches et moi, en conversant, avons partagé ce constat : les personnages, dans les romans du XIX^e siècle, meurent souvent à l'occasion de fausses-couches ou de duels, alors que dans la population réelle, le cas n'était plus si fréquent à la même époque. Mais au fait, de quoi meurent les personnages fictionnels dans les romans ? Et dans quelle proportion les personnages ont-ils des enfants ? Pourquoi donc les héros de roman, en général, n'ont-ils pas d'enfants, alors que dans une écrasante proportion, la population réelle se reproduit ?

De cet entretien à bâtons rompus est née notre collaboration, et le projet d'étudier les personnages romanesques dans une perspective démographique, en contrastant celle-ci avec la démographie de la population réelle. L'année passée au Wissenschaftskolleg m'a servi à élaborer une méthodologie et à définir un corpus. Celui-ci repose finalement, après bien des tâtonnements, sur les listes des best-sellers (telles qu'elles ont été établies par les historiens de la lecture et du livre), au XIX^e siècle, en Angleterre et en France. Il s'agit d'établir la densité d'un univers fictionnel (combien de personnages nommés ou anonymes comporte-t-il ?), la répartition de sa population en terme de genre, de classe sociale, d'âge ; les taux de mortalité et de fécondité de cette population. Le projet vise à apporter un éclairage nouveau à l'histoire littéraire à travers les évolutions de la population fictionnelle. La recherche informatique s'avère cruciale pour relever ces données sur des corpus étendus. Nous avons bénéficié de l'importante expertise, dans ce domaine, de Franco Moretti avec lequel nous avons pu discuter ce projet à plusieurs reprises, lors de ses passages au Wissenschaftskolleg et ensuite. Le travail réalisé jusqu'à présent, portant sur une quinzaine de romans, sera présenté par Meredith Reiches et moi-même en novembre 2015, au congrès de la Société de littérature générale et comparée, à Amiens. Grâce au financement de l'Institut Universitaire de France, obtenu en grande partie grâce à ce projet, je suis en train de monter une équipe d'étudiants et de chercheurs en littérature et en humanités numériques pour mener à bien cette entreprise. Celle-ci aboutira à un livre co-écrit par Meredith Reiches et moi-même. Nous espérons plus largement promouvoir une nouvelle perspective et une méthodologie largement partagées.

L'appréhension de la fiction comme monde, celle du personnage comme entité relevant d'une ontologie distincte est l'arrière-plan théorique de ce projet. C'est également

dans le prolongement de mes autres travaux sur la fiction, en particulier sur les mondes possibles et les paradoxes, que j'ai organisé au Wissenschaftskolleg, les 7 et 8 mai 2015, un workshop intitulé : « Counterfactuals? The Art of the Possible in Fiction and History from Antiquity to 1800 ». L'objectif de ce workshop était d'examiner si l'on pouvait parler de contrefactuel avant le XX^e siècle, alors que des romans explorant une hypothèse contre-factuelle de l'histoire (décrivant, par exemple, un état de choses dérivant de la victoire d'Hitler) ne semblent pas exister. Il était demandé aux participants de réfléchir aux conditions de possibilités du développement par la fiction d'une pensée contre-factuelle dans la première modernité. Les onze participants (quatre chercheur-se-s allemand-e-s, quatre françaises, et un chinois, Yongle Zhang, *fellow* 2014–2015) ont exploré, notamment, l'histoire romaine, des récits de voyages n'ayant pas eu lieu et faisant croire à une histoire différente de la découverte de l'Amérique ou encore des romans ou des pièces de théâtre présentant sciemment des situations historiques n'ayant jamais existé (par exemple une reine catholique à la tête de la Turquie, comme l'imagine Cervantès). Ce travail a donné lieu à des communications et des débats de grande qualité. La conclusion qui en a été tirée est l'existence de contre-factuels déguisés ou implicites dans un certain nombre d'œuvres singulières ou excentriques de la première modernité, souvent porteuses d'implications politiques. Ce projet a bénéficié non seulement du soutien, mais aussi de discussions approfondies avec le coordinateur scientifique du Wissenschaftskolleg, Daniel Schönplflug. Celles-ci ont influencé la présentation détaillée (rédigée par moi au Wissenschaftskolleg au mois de mai) de l'ouvrage qui doit en résulter. Je suis actuellement en train de collecter les articles révisés des participants en vue d'une publication qui interviendra l'année prochaine, sous le titre : *What if? Counterfactuals in Early Modern Fiction* (le choix de l'éditeur est en cours).

La quatrième piste de réflexion que j'ai menée au Wissenschaftskolleg porte sur le comparatisme. Je suis depuis longtemps, en tant que chercheuse et enseignante en littérature comparée, directrice d'un centre de recherches de littérature comparée et présidente de la Société française de littérature générale et comparée, vivement intéressée par une réflexion personnelle et collective portant sur cette discipline. J'ai donc été volontiers partie prenante de l'initiative de Christopher McCrudden (*fellow* 2014–2015). Celui-ci a organisé un séminaire informel sur la comparaison et le comparatisme dans diverses disciplines (droit, littérature, histoire de l'art, archéologie, histoire, biologie, histoire des religions). Nous nous sommes collectivement interrogés sur les méthodes et le statut de la comparaison dans ces différents domaines : les critères de légitimation de la comparaison,

les résistances, voire les interdits rencontrés, ont été tout particulièrement mis en valeur, de façon contrastée selon les disciplines et les aires culturelles. Ces résultats nous ont paru assez riches pour poursuivre la réflexion au-delà de notre séjour au Wissenschaftskolleg. Je vais quant à moi, sur la sollicitation des instances de mon université, reprendre le séminaire à la Sorbonne nouvelle, en sollicitant des représentants des différentes sciences sociales, et en conviant Christopher McCrudden et les *fellows* 2014–2015 qui avaient participé à ces débats à les poursuivre dans ce cadre.

C'est donc une année exceptionnelle productive qu'il m'a été donnée de vivre. Elle m'a permis d'infléchir et d'enrichir considérablement le projet que j'avais présenté sur la mémoire artistique des catastrophes naturelles. J'ai pu également poursuivre des recherches déjà engagées, comme celle sur les contrefactuels, dans un cadre intellectuel renouvelé grâce aux rencontres nouées à cette occasion entre chercheurs français et allemands. Celles-ci ont donné lieu à plusieurs projets de collaborations futures. Ce séjour enfin a rendu possible la naissance de projets nouveaux, reposant sur des collaborations interdisciplinaires fortes : le projet sur la démographie des personnages, en collaboration étroite avec Meredith Reiches, et celui sur les comparatismes comparés, avec Christopher McCrudden.

Je voudrais pour terminer souligner deux aspects qui ont à mes yeux beaucoup augmenté la qualité de l'année passée au Wissenschaftskolleg. La remarquable politique linguistique de l'établissement, tout d'abord : les cours d'allemand généreusement dispensés, le service de traduction des conférences et des articles des *fellows* vers l'anglais ou l'allemand, l'encouragement aimable, de la part du recteur Giuliani, à communiquer dans nos langues respectives (dont acte dans ce rapport), et enfin le plurilinguisme de presque tous les membres de l'administration favorisent de bien des manières la communication scientifique et le dialogue entre aires culturelles et disciplines.

Enfin, la présence d'écrivains, d'éditeurs et de musiciens a donné à cette année sa tonalité spéciale. Les bois et les lacs de Grunewald sont désormais pour moi inséparables du lion de Blumenberg imaginé par Sibylle Lewitscharoff et du piano sublime d'András Schiff. Je suis reconnaissante au Wissenschaftskolleg, et tout particulièrement à Reinhart Meyer-Kalkus, de nous avoir baignés de musique et de m'avoir initiée à celles que je ne connaissais pas, ou mal : celles de György Ligeti, de Michel Chion, d'Helmut Lachenmann et de Hans Thomalla.

Le souvenir de cette année est aussi associé à celui de Tsering Gyalpo disparu au Wissenschaftskolleg le 27 juin 2015. La mort existe aussi en Arcadie.